

Lundi 27 décembre 2010.

Réveil à 5H45. L'approche du 1^{er} Janvier m'attire vers le dojo. La cérémonie que l'on fait ce jour-là représente, à mes yeux, un moment précieux. Une forme de recueillement de l'année passée, s'éteignant, laissant place à une immense feuille vierge, partagée pour quelques heures dans l'enceinte du dojo. Durant une semaine, c'est une préparation à ce passage. L'année écoulée a été celle de mon éloignement du dojo. Je suis passé par des avis contradictoires, pensant qu'un cycle était fini, puis contredisant cette pensée en m'apercevant que le désir était toujours là, d'approfondir la pratique, d'entrer pleinement en elle.

Pour autant, mon champ de vision actuel ne me porte pas bien loin. Je suis incapable de dire ce que l'avenir va être. Quelque chose est brouillé.

Il fait zéro degré dehors. En roulant sur le périphérique, devant moi, une voiture heurte la barrière de sécurité, comme si son conducteur s'était endormi. Le choc le fait braquer brusquement. Je suis en scooter, à quelque vingt mètres derrière lui. Il aurait suffi de peu. La voiture sort à la première porte, j'essaie de voir le visage du conducteur. A peine une silhouette masculine hébétée qui disparaît rapidement.

J'arrive au dojo à 6H20. Plusieurs personnes sont là. D'autres vont arriver. Il y a affluence. Le temps de boire un café, de manger un biscuit sur le pouce et la séance commence.

Je ne choisis pas ma partenaire. C'est une ancienne avec qui la pratique parfois passe, parfois non. Aujourd'hui, ce sera non. Nous sommes chacun comme « brouillés ». Nous n'arrivons pas à nous mettre sur le même diapason. C'est embêtant. Je suis moi-même occupé à retrouver mes sensations sur les tatamis. Ayant toujours la crainte d'y aller trop fort, je m'empêche de suivre le mouvement. Résultat : je suis lent et « inhabité ».

Ma partenaire elle-même ne semble pas être capable de trouver la porte. C'est difficile à expliquer. Quelque chose ne circule pas. C'est au-delà de la sympathie, de la technique, de la volonté.

Lorsque nous faisons le mouvement libre, mon maître nous dit de changer de partenaire. Deux minutes passées avec un autre pratiquant me montrent qu'effectivement, c'est une question de personne. Avec cette nouvelle donne, les mouvements sont plus accélérés, plus « virils », plus nets. Cela me convient et j'arrive tout autant, il me semble, à attaquer qu'à être celui qui reçoit et guide l'attaque. Cela dure deux minutes. Un souffle d'air. Sortir de soi un peu. Sourire. Accélérer pour le plaisir, sans pour autant négliger la sensation et la subtilité.

La fin de la séance arrive. Je retrouve ma partenaire et achève les derniers mouvements avec elle. Porte toujours fermée. Ce n'est pas grave. Le chemin est long, et je m'en aperçois tout autant en voyant les anciens, pour parvenir à être capable d'ouvrir la porte quel que soit le partenaire en face de soi, débutant, ancien, mal luné, bien luné, sans aucune espèce d'importance.

Après la séance, je prends part au grand ménage que l'on fait chaque année avant la cérémonie du premier janvier. C'est un nettoyage à fond. Chaque parcelle du dojo, chaque endroit, doit être propre. J'aime beaucoup cette concrétude. Je crois que j'attendais cette séance pour prendre part à cela. La voie doit se passer à travers cette matérialité, sans quoi elle risque de devenir quelque chose d'isolé, potentiellement d'abstrait, limitée à la seule

pratique de l'Aïkido. Danger évident à sacraliser les choses sans les relier à leur dimension concrète. Je pense aussitôt au plateau et je l'entrevois de la même manière. Laver un plateau, connaître le poids d'un projecteur. Prendre soin de quelque chose par soi-même, en connaître toutes les dimensions. Je connais le plateau comme outil de travail, en voyant les acteurs y évoluer, en y évoluant moi-même. Il n'y a pas de limites à cela. Nettoyer le plateau, en prendre soin, c'est diriger le ki dans sa direction, c'est faire du plateau le réceptacle d'une attention qui peut prendre des formes différentes. Charger la matière. Faire résonner la matière. Savoir ce que l'on veut. Ne pas compartimenter les choses. S'occuper de son outil de travail, le polir, le connaître mieux, de différente façon.

Il n'y a pas, bien évidemment, la pureté de la voie d'un côté et la crasse de la matière de l'autre. Il me semble qu'au plus on plante la voie dans le concret, au plus la vibration qui en sort est étonnante, profonde.

Finalement, pendant l'heure que je passe à nettoyer les sols des escaliers menant au dojo, je me libère à ma façon de ce qui n'a pas pu avoir lieu pendant la séance. Je participe à un mouvement d'ensemble dans lequel notre recherche passe à la fois par la pratique d'un art martial, mais aussi dans la manière dont on entoure la pratique.

Mon maître disait hier qu'il y avait trois disciplines pratiquées au dojo : l'Aïkido, le mouvement régénérateur, et la troisième : l'attention portée aux autres et à la vie du dojo. Se dire cela, essayer de percevoir qu'il s'agit bien là d'une discipline à part entière ouvre des portes. Et dire que certains dojos organisent des « stages ushi-deshi » payants, dans lesquels les pratiquants viennent passer plusieurs jours pour pratiquer et, en plus, nettoyer le dojo. Le fait d'y accoler un nom japonais doit sans doute expliquer pourquoi les gens payent. Le plus intéressant restant de savoir pourquoi ces gens ne s'occupent pas tout simplement de nettoyer leur propre dojo tout le long de l'année. Mais peut-être est-ce plus simple d'assumer pleinement sa présence au sein d'un dojo que le temps d'un week-end. C'est moins fatigant.

J'ai toujours été à la lisière du collectif dans ma vie. Que ce soit dans le théâtre, l'Aïkido, la famille ou ailleurs. L'écriture est une conséquence de cela il me semble. La parole émise depuis cet endroit. (&) So Weiter, ma compagnie, représente une alternative à la solitude de l'écriture, son pendant, son contraire, son négatif. L'un répondant à l'autre et permettant de transformer le trajet individuel en trajet collectif. Quand je pense à cela, aussitôt, une grande reconnaissance pour mes compagnons de route, ceux à côté desquels je marche, qui m'ont fait confiance pour être celui qui indique la direction, ceux qui donnent, parfois même sans s'en apercevoir, tout son sens à mon choix du plateau comme lieu de travail.

Le dojo est aussi une alternative, car tout en étant centré sur une forme de solitude – en effet, on éprouve seul, on est obligé de cheminer seul, personne n'est là pour amoindrir cette évidence – c'est un lieu où l'on peut se poser concrètement la question de comment vivre ensemble.

Quelque chose sommeille encore. Profondément. Les quelques jours de solitude, d'écriture et d'Aïkido qui me séparent de la nouvelle année vont m'aider.